

# Les voyages de la Terre

Degré 7

en Guyane

**Rencontre avec les poitères amérindiennes Kalina**

Préface

Texte Nicolas Bourriaud

Texte Patrick

## Texte Patrice

C'est la première fois que se fait un tel échange depuis la création de l'Association ; il faut dire que les Potières sont tellement occupées que l'on ne pense pas toujours à recevoir du monde... . L'association « Chercheurs D'arts » a toujours été pour quelque chose lorsqu'il y a des rencontres de la sorte avec nous, au village, parfois en campagne sur le site de « Couachy ». J'adresse tous nos remerciements à M. Lacaisse qui a permis de faire connaître les Potières de Mana et leurs Savoir-Faire sur la céramique. Aujourd'hui, elles sont fières d'elles-mêmes. Elles sont heureuses d'être reconnues comme celles qui perpétuent la tradition. Le voyage vers Paris a été comme un aboutissement de leur persévérance, et ce qu'elles ont pu voir là-bas les a beaucoup émus et touchés.

Témoignages des Potières de Mana de l'Association *OLINON*

Le projet « les voyages de la Terre » est une série de plusieurs voyages qui a pour socle, la pratique de la terre. Le premier voyage de cette série a eu lieu en Guyane. Il s'est écoulé 2 ans entre le moment où l'idée est née et le jour où nous avons pris l'avion pour l'outre Atlantique.

Au cœur de ce déplacement, un atelier de 2 semaines avec les potières amérindiennes Kali'na. Le travail a lieu dans le village de Coachi, près de Mana. Le dialogue, la rencontre se fait à travers la terre et le partage de la vie quotidienne.

L'objectif était d'appréhender une technique de la terre comme nous ne la pratiquons plus. Ce qui a été le plus déroutant, c'est tout le processus qui précède la fabrication d'un pot et l'organisation du temps de la fabrication. A travers la terre nous avons rencontré leur culture, leur vision du monde, leur peurs, leurs quotidien, leur environnement et leur nature qu'ils connaissent beaucoup mieux que nous ne connaissons la notre.

Avec le temps se sont tissés des liens d'amitié, des complicités. La terre a été un vrai moyen d'échange technique et artistique. Car si nous avons nos mondes à nous, elles aussi ont le leur. Elles ont leur croyances qu'elles transmettent à travers leur formes et leur dessins.

Certaines des pièces que nous avons réalisées sont restées sur place, nous leur avons offert. D'autres ont pris le chemin du retour et ont été présentées lors de notre exposition à la galerie du Crous de Paris en novembre 2011.

Pour que l'échange soit réel, un de nos souhaits était que les potières viennent à Paris après notre retour. Aujourd'hui, grâce à Marie Chantal de Tricornot de la Manufacture de Sèvres et à leur association, elles sont venues au mois d'octobre 2011 honorer une exposition sur leurs œuvres.

Un grand merci à L'école des Beaux-arts pour leur confiance et leur soutien dans ce projet. Des remerciements infinis à Patrice Alexandre et à l'association Chercheurs d'art sans qui cette aventure improbable n'aurait jamais eu lieu. Enfin, des mercis sans chichis et pleins d'amitiés pour les 6 incroyables potières de Coachi.





Quand Patrice Alexandre nous a parlé d'un « voyage autour de la terre », et en premier lieu en Guyane, je cerclais rapidement un lieu en Amérique du Sud sur une carte imaginaire. Puis je pensais à de la verdure et de l'eau. Par la suite, quand il nous a parlé de toutes ces identités qu'on se suffit à appeler «Guyanais», j'avais une très nette tendance à toutes les confondre. Pourtant, à chaque peuple ou tribu son savoir-faire, et nos réunions étaient illustrées par une multitude d'images de céramiques décorées ou de bois taillés. La terre, le bois. Je pensais découvrir des potières sans âges, qui travailleraient la terre avec l'évidence de leur tradition.

Or l'aventure que nous avons vécu n'a rien à envier à un film hollywoodien. Ce dont Patrice Alexandre ne nous avait pas parlé, c'est que allons devenir des «Indiana Jones et le secret de la terre de feu».

Arrivés en pleine nuit, nous tendons nos hamacs près de la mer. Une pleine lune se dessine entre des nuages en cercle, et après s'être jeté dans l'eau, nous allons nous reposer du voyage. C'est seulement avec la lumière matinale que notre voyage commence à se profiler. La mer s'étend opaque jusqu'au sable, ainsi que la forêt dense qui vient s'échouer de l'autre côté. Une meute de chiens sauvages déterre des œufs de tortues, alors que des rapaces tentent de les leur voler. Deux serpents de mer s'enfuient. Un lourd piaillement provient des arbres.

Mais nous quittons rapidement la côte guyanaise, pour s'enfoncer dans ce qui est appelé petite forêt, c'est-à-dire l'orée de la forêt équatoriale, près du fleuve Mana. Comment dire ? En même temps que me manque le vocabulaire de la végétation environnante, cette ignorance me procure une peur méfiante de ces fougères de quatre mètres de haut. Au bout du chemin chaotique entre tous ces arbres, nous arrivons enfin à un lieu déboisé, recouvert de sable blanc. Le site de Coachi s'étend ainsi sur quelques dizaines de mètres, toujours blanc, avec parfois un cocotier, et quelques carbets.

Nous sommes au cœur de notre voyage. Les potières ne vivent plus vraiment à Coachi, mais leur savoir-faire, leurs connaissances ancestrales, transmises de mères en filles, sont restés dans ces carbets et dans la petite forêt environnante. Pourtant, tout me semble très démuné, il n'y a pas de four, pas de grand plan de travail, peu d'étagères, évidemment pas d'émaux.

Les six potières Kali'na viennent enfin nous rencontrer, six femmes (Agnès, Gerda, Maria, Julie, Dosange, Lydia), rondes, timides, curieuses, à l'air un peu espiègles, s'accordant du regard. Lorsqu'elles plaisantent entre elles, c'est du Kali'na. Une grande complicité les unit. Elles ne nous répondent pas toujours, rient à nos questions. Mais c'est en travaillant la terre, par le silence de la concentration, que nous nous sommes peu à peu ouverts à l'échange. Et qu'elles nous ont appris. Tout d'abord comment monter la terre. Puis, avec un peu plus de confiance, nous ont montré le gisement de terre où comme des voleurs, pour ne pas attirer l'attention des gardiens de la terre, nous devons la prendre sans parler. Dans la forêt, avec des haches et des machettes, comment couper de l'écorce de bois pour la mêler à la terre. Les fours créés dans des bidons. Le polissage avec des galets. Le pinceau à une barbe de plume.

La terre et le bois. Nous étions saisi de l'importance de la forêt, de ce sol où tout pousse si rapidement, de l'eau brune du fleuve. Insectes, poissons, animaux en tout genre nous côtoyaient, nous étions parmi eux, et il ne s'agissait pas d'être effrayé par les visites nocturnes de la matoutou. Les potières venaient chercher ce dont elles avaient besoin dans les bois. Leurs contes se passaient autour de l'eau et des arbres, créatures mi-hommes mi-animales. Et c'est à travers cette multitude infiniment petite et infiniment grande que nous avons pu sculpter la terre et la couvrir, avec les graines wapa, de dessins en méandre.







## Débarqués à Cayenne

Les routes françaises, la RN bordée de bananiers, le petit animal qui traverse la route

Nous sommes déjà arrivés depuis quelques heures.

La nuit s'invite doucement/lentement/tranquillement. Les surprises éclatantes du paysage de Cayenne s'estompent dans l'ombre. Comme un décors de théâtre après la représentation, peu à peu, les lumières s'éteignent.

Nous sommes dans la voiture, les fenêtres ouvertes sur l'air encore chaud et rond de la journée. Suave.

Tout à coup, cette sensation étrange : devant moi j'oublie. Je ne vois plus que cette ligne blanche qui apparaît et s'évanouit hypnotiquement dans le cadre du pare-brise. Et ce beau goudron bien noir. Noir. Comme tout le reste. On y voit rien ici.

De temps en temps, un panneau blanc. Un panneau vert. Signalétique bien française.

Je ne sais plus où je suis.

Et puis doucement, dans le silence rêveur du véhicule, émerge la ligne sinueuse de démarcation.

Charbon dense de la végétation – indigo tendu du ciel. Trace la partition.

Tsi tsi tsi tsi tsi tsi

tsitsitsi

tsi tsi tsi tsi tsi

Faowwwwww

zzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

zzzzzzzzzzzzzzzzzzzz

## L'arrivée à Coachi – et l'orage du premier soir

Là !!

Là ?

Oui, il a dit à la sortie de Mana. Après le terrain de foot, après le cimetière, après avoir passé le cours d'eau desséché, il faut tourner à droite.

Une piste de terre. C'est de la terre-poussière.  
Il n'a pas plu, pas encore.  
Un ocre brun.

Nous tournons alors dans le vert.  
Il s'agit de ne pas abîmer la voiture. De gros monticules tous durs parsèment le chemin.  
Nous allons au pas, les fenêtres grandes ouvertes sur les murs touffus qui nous escortent.  
Silence. Plus personne ne parle.

Quelques branches téméraires jettent un coup d'œil à l'intérieur de l'habitacle.

La piste dessine un tournant.  
Il fait plus sombre et les arbres semblent plus hauts.  
L'air est lourd, il a écrasé nos souffles.

En apnée, je ne suis plus qu'un regard et ma vision n'est plus qu'un écran de verdure.

Les volutes s'entrelacent, les branches construisent, les palmes aux feuilles élancées et pointues structurent des tapis aux motifs fouguesux.

Des verts. Vert bouteille des palmes, amande des tiges, brunis des lianes et des larges feuilles de bananiers éclatantes et translucides

Le pan désépaissit : squelette d'un carbet en construction dans les frondaisons.  
Nous ne sommes pas loin.

On quitte la piste, un chemin sur la gauche, marqué par les traces d'un véhicule.

S'ouvre la vision.

Un grand carbet apparaît enfin en face. On descend.  
Silence.



Une étendue de sable blanc. L' inattendue.  
Quelques constructions basses ça et là, calmes, calmes.

Autour, tout autour là-bas, le vert.  
Au dessus, le ciel gonflé, gris irisé d'indigo, s'étirant de tous côtés.  
Pèse sur nos têtes. Dresse nos poils.

Moment électrique.

Cri de l'orage qui libère la tension. L'eau ruisselle, nous sommes baignés.  
Bienvenus !

Le ciel se dégage au dessus de nous, autour de nous s'ouvre la vision



## le 6ème jour - La rencontre

Nous découvrons Coachi de jour et les 6 potières sont là : Maria, Dos Angeles, Angès, Jarda, Julie, Lydia. Elles viennent nous rencontrer sous notre carbet, là où sont installés nos affaires et nos hamacs. Elles semblent impatientes de se mettre au travail. Une fois les présentations faites, nous nous dirigeons vers les ateliers. Elles ont tout préparé: de l'argile en quantité et des outils. Mais l'argile est encore trop molle, gorgée d'eau. Il faut donc la travailler, pétrir des boules et les faire sécher au soleil, sur une taule. Je me suis installée avec Eloïse dans le carbet d'Agnès et Lydia, sa fille. Sébastien, Léa, Orlane, Nour et Richard travaillent dans l'autre carbet avec les 4 autres potières. Nous demandons à Agnès qu'elle nous montre la manière dont elle travaille la terre. Nous l'observons monter un pot : un Tukuwali (pour conserver de l'eau) en 5 boudins. Le nombre de boudin détermine la hauteur et la forme du pot. C'est quelque chose qui se décide avant de commencer l'ouvrage. Chaque boudin aura une direction précise pour amener à la forme désirée.

Ses outils de travail se résument à un couteau, pour égaliser les bords si besoin, un morceau de calebasse ciselé pour monter la forme et souder les boudins, un bâton de bambou pour lisser une première fois la terre. Le polissage se fait avec des graines de Maripa ou des pierres polies qui viennent du Surinam ou du Brésil. Elle utilise très peu d'eau. Des dents de cochon de bois peuvent aussi être utilisées pour le polissage.

Après le temps de l'observation, le temps de l'action. Le jeu est de refaire le même Tukuwali qu'Agnès. *Selon elle la transmission du maître à l'élève avait plutôt bien marché. Agnès et Lydia étaient plutôt contente. Une fois finis, les 3 pots étaient comme 3 cousins. La confection du pot a pris 1h à Agnès, 4h pour nous. Essayer d'avoir sa précision, son geste sûr n'était pas donné d'avance. Lorsque nous travaillons elle nous observait à son tour avec sa fille Lydia. Toute cette première journée est assez silencieuse. Les gestes et l'observation se font dans le silence, avec tout de même, des questions, des petits rires. Nous étions un peu comme des animaux qui apprenions à se connaître.*











Mon prénom est Agnès. Je suis potière. J'ai 63 ans. Ça fait longtemps que je travaille l'argile, depuis que j'ai de 17 ans. J'aime travailler avec la terre et ça me plaît de faire ce que je fais. Si je ne voulais pas le faire, je ne le ferais pas. Il y a quelques jours de jeunes filles sont venues de métropole chez nous. Nous avons travaillé l'argile ensemble. Je suis contente qu'elles soient venues voir mon travail. Je leur ai montré ce que je savais faire et après, ce sont elles qui ont travaillé avec leurs pensées. Moi aussi, j' ai observé comment elles faisaient. Elles savent déjà faire beaucoup de choses! Elles semblent apprendre si vite!

### **10ème jour - Pilon**

Le matin nous pilons sans répit. Il nous manque de la terre pour finir nos pots. Il faut donc préparer une nouvelle pâte. Nous nous répartissons les tâches. Eloïse pile la terre sèche d'un côté et je pile le kwépi brûlé de l'autre. C'est un geste répétitif très physique. Cela fait partie du travail de la terre, donc ce sont les femmes qui s'y collent. Les deux poudres passent au tamis puis elles sont mélangées avec les mains. En rajoutant de l'eau progressivement, on obtient une pâte molle qu'il faut mettre en boule et faire sécher. C'est le même geste que nous avait appris Agnès le premier jour des ateliers. En fin de matinée reprenons nos ouvrages car la terre est moins gorgée d'eau, plus malléable.





Notre rencontre avec les potières a été, pour moi, d'une spontanéité et d'une richesse humaine sans égal. Malgré les conditions qui, pour nous, sont particulières, et malgré le temps relativement court, la connaissance du geste qu'elles nous transmettent a une portée beaucoup plus grande et profonde en substance qu'on ne pourrait l'imaginer.

Ce savoir est rattaché à une tradition, mais aussi à des principes essentiels conservés depuis des générations. C'est tout un héritage culturel présent dans ces objets et leur fabrication. De l'extraction de la terre au gisement, jusqu'à la finition de la pièce avec les pigments.

Dans un contexte où le respect de ces tradition doit prévaloir sur tout le reste, les potières se livrent au jeu de l'échange, et nous initient à leur savoir. Mais comment leur offrir quelque chose de semblable, nous qui vivons dans un monde où les choses évoluent et changent inexorablement ? Plus attachés à une certaine idée de progrès qu'à un intérêt pour les traditions, dont nous ne gardons plus que l'écorce.

Nous cherchons notre place. Nous nous cherchons nous même. Nous nous trouvons peut-être complémentaires.

Nous travaillons à plusieurs sur le même objet dont nous sommes tous complices et propriétaires.

Comme le sol sur lequel nous marchons, cette terre que nous pétrissons, m'inspire de plus en plus un respect profond et lointain, accompagné des souvenirs de cette rencontre.



# Dessin Camille

## 16ème jour - Jour de cuisson!

Avant-dernière étape de la conception du pot, la cuisson marque le moment où la terre va se transformer et se figer pour l'éternité. On passe alors d'un état cru à un état cuit. Le rituel qui se fait dans la joie. L'excitation est palpable chez tous. C'est un grand moment, nous sommes tous réunis autour du feu. Après avoir été montées et travaillées avec le plus grand soin, les pièces vont passer le test du four. La cuisson n'épargne rien. Elles peuvent casser, éclater si il y a des bulles d'air ou se fendre si les boudins n'ont pas été bien soudés. C'est aussi le moment où la couleur du kouli, et du tawa va se révéler. Patience.

Nous avons réalisés deux types de fours : l'un dans un baril et l'autre à ciel ouvert. Le plus marquant reste celui à ciel ouvert, celui utilisé traditionnellement par les ancêtres amérindiennes. Aujourd'hui les potières ne savent faire que la cuisson au baril . Seule Agnès sur les 6 potières, a déjà fait des cuissons à ciel ouvert avec sa mère et sait comment les réaliser.

Pour tous, l'improvisation de ce four dans le sable est une première. Agnès en est la reine. Elle place nos pièces sur une taule et les entour de buchettes de bois ramassées sur le site. Les autres potières viennent l'aider et apprennent en même temps qu'elles font. Le feu est lancé. Des flemmes surgissent. Les pièces commencent à chauffer.

Après deux bonnes heures à attendre patiemment en tournant autour du feu et en scrutant le bouquet de flammes, la cuisson se termine. De la pyramide de bois ne reste qu'un monticule de cendres. C'est magique. Il semblerait que nous ayons fait un voyage dans le temps. Nous redécouvrons nos objets, recouverts d'une pellicule de fine poudre grise et blanche. Agnès les extrait de la cendre un par un avec un râteau de jardin pour ne pas se brûler. Numéro d'équilibriste. Le manche fait deux fois sa taille. Malgré le sérieux de la situation, je ne peux m'empêcher de sourire face à la l'extreme concentration d'Agnès dans ce moment d'efforts. En la regardant faire ses petits allez retour avec sa perche en courant pour ne pas casser les pots, j'ai l'impression de voir une sportive de haut niveau se préparant scrupuleusement pour le saut à la perche. Une grâce et une maîtrise. C'est une chef !







Je m'appelle Gerda. J'ai 56 ans et je fais toujours de la poterie.

Mes belles sœurs m'ont proposé de venir les aider à apprendre la poterie aux étudiants de l'école.

Alors nous sommes là depuis deux semaines. Nous leur avons appris ce qu'ils devaient apprendre. Ils sont contents de faire de l'argile et ils ont dit qu'ils allaient nous montrer ce qu'ils savent faire aussi. Ca dépend de celui d'en haut.

Peut être que nous iront aussi chez eux. C'est ce qu'ils disent. Je suis contente qu'ils soient venus. Nous les avons bien accueilli et ils nous ont trouvé accueillant.

Oui, mes compatriotes, on a travaillé avec eux, les blancs. Ils sont venus de loin. Ce sont de grosses têtes. On a travaillé avec eux. Aujourd'hui, je vois que nous, les kali'na, on doit aller de l'avant. Aujourd'hui, je vois que pour nous, c'est une grande chose. Aujourd'hui, on a travaillé avec les grosses têtes de l'école. Ce ne sont pas de mauvais enfants. C'est de grosses têtes. Pendant deux semaines, on a travaillé avec les enfants comme si c'était les nôtres. Nous, les kali'na, il faut qu'on aille vers l'avant, qu'on ne soit plus timide. Aujourd'hui, on n'est plus dans la forêt. Maintenant, tout le monde est comme les blancs et il faut qu'on soit comme les blancs. Il faut qu'on aille de l'avant.

Dosange

### **18ème jour - la veille du départ / la cérémonie des tambours**

C'est samedi. Tout le village prépare un grand repas le midi avant la cérémonie de levée de deuil que toute l'association Olignon a organisé spécialement pour nous. Normalement c'est une veillée qui a lieu après un décès. Exceptionnellement ils nous honorent de cette cérémonie pour nous nous montrer les tambours et les chants kalina. Les tambours commencent à 15h. Stéphane, René et Nenesse, les maris des potières jouent en continue jusqu'à minuit. Seuls les hommes ont le droit de faire du tambour. Les chants s'accompagnent d'une danse en ligne. Chacun se donne la main, et se penche en avant en faisant basculer les bras de l'avant vers l'arrière, tout en prenant appuie sur chaque jambe en alternance, avec les genoux un peu pliés. Les mêmes paroles avec de légères variations sont répétées tout le long de la chanson. Chaque chant est assez long. La voix des hommes, très grave nous porte dans une sorte de transe qui augmente avec la tombée de la nuit.

Je me souviens de tous les lieux qui sont devenus pour moi des organes mentaux.

Lorsque je cours, c'est avec les jambes du poulailler de mon enfance de chez grand-père Amar. Mes yeux ont du être ouverts à la course aux papillons dans le Périgord lorsque j'avais 4 ans. Lorsque je produis quelque chose de mes mains c'est avec l'atelier de papi Forni dans lequel je travaillais à Rouvroy.

Mes zygomatiques, elles, viennent des fous rires gras des Noëls chez tonton Marc.

Mon œsophage s'est senti particulièrement naissant vers mes 14 ans dans un bowling de St Petersburg lorsque j'ai du boire et aspirer le gaz de l'absinthe.

Mon nez bien que toujours éveillé, s'est formalisé avec l'odeur des hot dogs qui hantent les rues de Chicago. Mon oreille interne a pour la première fois fait un gros exercice de conscience lors d'une balade dans les immenses plaines rouges du Nouveau-Mexique.

L'organe réveillé par la Guyane est différent, si tant est que l'on puisse l'appeler ainsi.

Il s'agit de mon âme.

Face à autant de nature, de vie, de couleurs et de clarté, il est évident que derrière toute création se trouve une puissance gigantesque.

Aujourd'hui, avec le temps je crois que je l'assume et le comprends.

La nuit à Coachy dans ce petit village en bord d'Amazonie sous un ciel merveilleux, j'ai été possédé. Quatre nuits d'affilées, j'agissais par automatisme, me sentant obligé de disposer des objets, dessiner des visions, de faire d'étranges choses...

Etait-ce une partie de mon inconscient qui me dictait cela, une entité extérieure, un moment de folie ? J'ai mon idée là dessus, mais la croyance n'est pas une réponse que l'on impose encore moins par quelques lignes.

Une chose est sûre, peu importe comment et pourquoi. Mon corps s'est laissé disponible, il y avait quelque chose dont il avait besoin pour faire renaître mon libre arbitre, mon assurance en l'âme, en les choses que l'on ne voit pas...

Cela ne pouvait arriver qu'après une expérience violente en terme d'identité, de foi, de santé, de psyché et de culture.

Aujourd'hui le temps a passé, j'essaie petit à petit de vivre avec les paradoxes qu'offre la vie, sans stress mental. Et de laisser faire mon intuition. Un autre chose s'est réouverte, c'est mon imagination, celle de mon enfance, celle qui ne connaît pas de limites, qui peut se produire partout et sous toutes formes.

Il suffit de décroisonner, d'arrêter de trier avec sûreté et de sécuriser notre vie, laisser couler le flot d'amour, j'en suis sûr plus on en est avare moins l'on en produit.

Merci Coachy, Merci les Potières, Merci Patrice, Merci Patrick, Merci le Collectif, Merci Alapaba, merci.

Je pense à toi Gerda.





PARTENAIRES ET LOGOS

ANNEXE

REMERCIEMENTS. année  
d'édition etc...